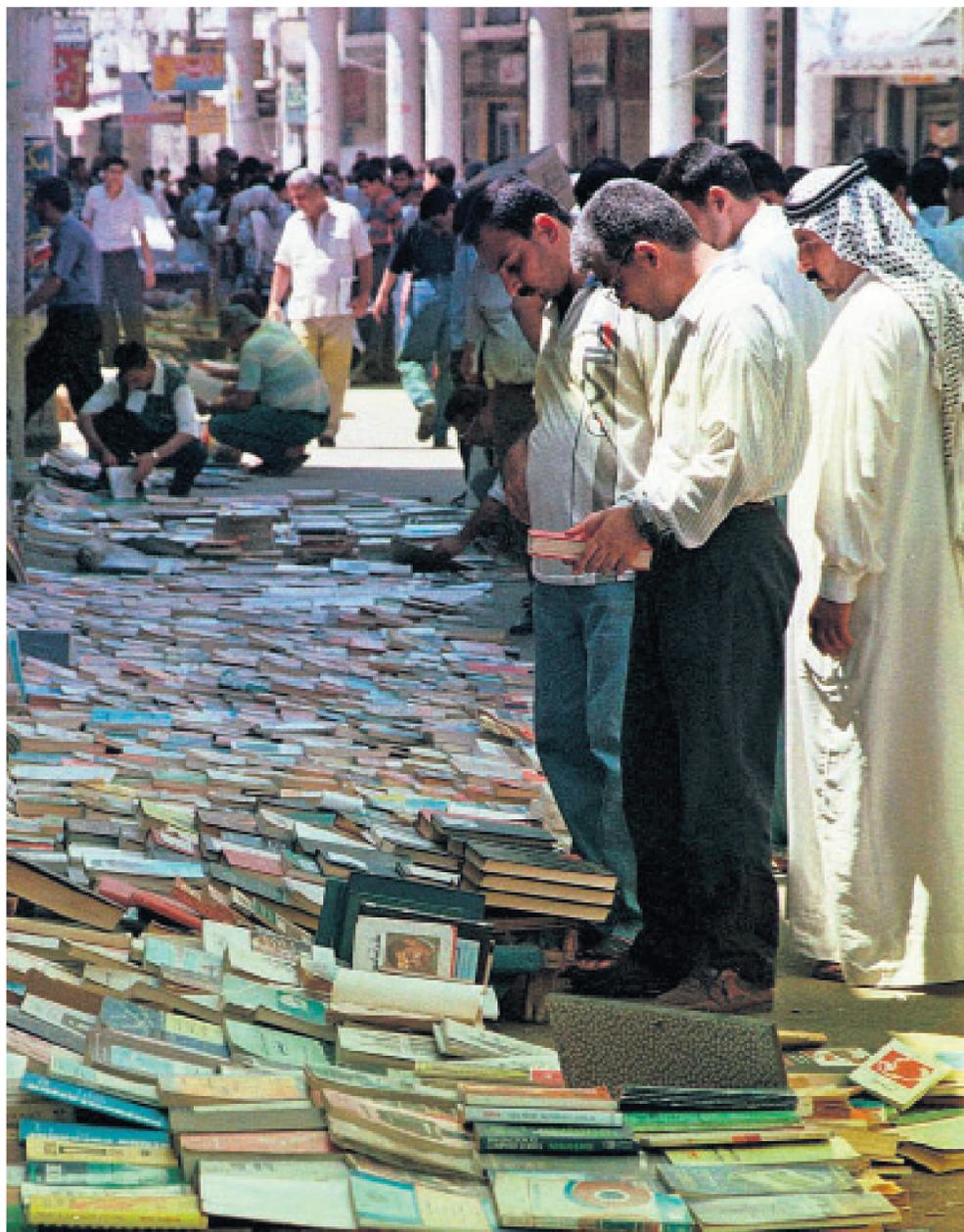


En Irak, la culture passée au bulldozer

Poumon culturel de Bagdad, al-Mutanabbi, la célèbre rue des libraires, a été ravagée par une attaque policière visant à affaiblir voire à anéantir ce haut lieu de la circulation du savoir et des idées dans le pays.



SITUÉES DANS LE CENTRE DE BAGDAD, LA RUE AL-MUTANABBI EST LE LIEU EMBLÉMATIQUE DE LA CIRCULATION DU SAVOIR ET DE LA CULTURE EN IRAK © KEYSTONE / AP PHOTO / JASSIM MOHAMMED / ARCHIVES

La date du 17 septembre dernier marque une rupture profonde dans l'équilibre, déjà passablement précaire, entre le monde culturel de Bagdad et les autorités de la ville. Ce jour-là, la police a mené un raid dévastateur sur al-Mutanabbi, la mythique rue des libraires, située dans le centre historique de la capitale irakienne. Ce lieu emblématique pour la circulation du savoir et de la culture en Irak a été saccagé, les livres étant la principale cible des policiers, dont la mission était, à l'évidence, de tout détruire.

Dans le journal *al-Hayat*, Ali al-Saray rapporte que des bulldozers escortés par des soldats armés ont investi la rue et pulvérisé les étals des marchands. Le motif invoqué était la présence «trop encombrante» de livres dans l'espace public. Pour leur part, les vendeurs assurent qu'ils n'ont reçu aucun avertissement pour évacuer la zone. La municipalité a communiqué, quelques jours plus tard, qu'en éva-

quant les stands, les expositions de livres et les publications du trottoir, l'intervention municipale visait à mettre fin aux violations du règlement dans la rue al-Mutanabbi.

Courroie de transmission du savoir, al-Mutanabbi est une artère urbaine fréquentée par l'intelligentsia de la capitale irakienne et d'ailleurs, où les ouvrages de littérature, d'histoire et de philosophie sont non seulement mis en vente, mais aussi fabriqués et débattus depuis des siècles. Ce n'est pas la première fois que cette rue subit une attaque (une voiture piégée a explosé en 2007) mais ce nouveau raid a tout à la fois provoqué un choc et un électrochoc, suscitant une vague de contestations sur les réseaux sociaux en langue arabe.

Les intellectuels irakiens s'attendent à une recrudescence de la pression policière dans tout le pays. Selon eux, sous le prétexte de la loi et l'ordre, les autorités mènent une vaste politique de contrôle des secteurs culturels et

sociaux. Le scénario de la fermeture des boîtes de nuit, considérées comme des lieux de débâche, de l'interdiction d'événements musicaux et d'associations culturelles ou de cercles d'écrivains revient avec fracas.

Après 2007, l'opposition s'est réunie autour de l'*Al-Mutanabbi Street Project*, une coalition de poètes, artistes, écrivains, imprimeurs, libraires et lecteurs. Partant du constat que la destruction des livres est motivée par la volonté de contrôler leur circulation, ce projet vise un double objectif: rendre hommage aux acteurs de la rue al-Mutanabbi et rappeler l'importance du livre dans toutes les cultures.

Le second objectif est de rapprocher al-Mutanabbi d'autres «rues culturelles» dans le monde, des vendeurs de livres ainsi que des institutions œuvrant dans la diffusion du savoir, afin de marquer ce qu'il y a de commun entre tous les acteurs culturels dans la région moyen-orientale et au-delà.

Beau Beausoleil, initiateur du projet avec Sarah Bodman, de l'Université de Bristol, va plus loin: «J'en suis venu à penser que partout où quelqu'un rassemble ses pensées pour écrire et faire un pas vers la vérité, partout où quelqu'un s'assoit pour lire un livre, c'est là que commence la rue al-Mutanabbi», une affirmation qui a donné son origine à la tournée d'expositions, de lectures et d'événements¹ en réactions aux attaques subies.

L'idée de la coalition est aussi de dresser un «inventaire» de ce qui a été perdu dans cette attaque, en publiant des livres qui parlent de «mémoire et de futur», et de refléter aussi bien la force que la fragilité des livres tout comme l'endurance des idées qu'elles contiennent.

Ce n'est pas un projet «anti-guerre», mais un «projet thérapeutique», selon ses organisateurs qui continuent de programmer des expositions itinérantes partout dans le monde, dans les bibliothèques nationales, dans les maisons

de la poésie, les musées et les galeries, avec un agenda rempli déjà jusqu'en 2015.

Plus de deux cent soixante artistes ont répondu à ce jour à cet appel et ont réagi contre ce que les organisateurs ont défini comme une «atteinte à la civilisation», animant une réflexion sur le rôle que jouent, et ont toujours joué, les livres pour chacun de nous. Malgré le peu de moyens à disposition, cette coalition a pris de l'ampleur et une *Anthologie* rassemblant des essais, des poèmes et des témoignages a récemment vu le jour². Pour Beau Beausoleil, le raid du 15 septembre dernier montre que «des idées et des rêves se multipliant en fonction des livres et des libraires, le gouvernement de Bagdad est très mal à l'aise face à cela. C'est encore une fois un acte honteux de la part d'un exécutif corrompu qui cherche à revenir au temps de la censure».

Pour le chercheur et journaliste Shamkhi Jabr, qui a lancé une campagne pour soutenir la liberté de la presse et d'expression³, ce retour de la censure montre que le gouvernement irakien cherche à filtrer, voire à faire taire, l'expression culturelle et artistique. Pourtant, selon l'article 37 de la Constitution irakienne, «l'État doit protéger les citoyens contre la coercition intellectuelle, politique et religieuse».

Tout porte à croire que l'exécutif cherche à durcir le climat, en imposant de nouvelles restrictions aux libertés publiques. Lentement, un régime selon les lignes de conduite du «Wilayat al Faqih» (terme de droit musulman qui signifie la tutelle exercée par des juristes-théologiens), étend son emprise sur la société et façonne l'appareil sécuritaire sur la base de l'idée de «la propagation des vertus et la prévention du vice».

RAIDS PRÉCÉDENTS EN ÉGYPTE

Les menaces auxquelles la culture irakienne doit faire face participent d'un mouvement progressif vers une société sous régime religieux, un mouvement qui se généralise dans le monde arabe. Les «autodafés» se répètent dans l'histoire, opposant la loi et l'ordre au savoir et aux idées. Lynx Qualey, dans son blog *Arabic Literature*⁴, note que cet incident survient moins de deux semaines après un raid similaire mené par la sécurité d'État égyptienne au Caire, démentant les états de livres de la rue al-Nabi Daniel, alors que, il y a quelques mois, c'est à Alexandrie qu'une descente policière avait eu raison des libraires du centre ville.

Quand les Mongols ont mis à sac Bagdad en 1258, on raconte que l'eau du fleuve Tigre devint rouge un jour et noire le suivant. Le rouge venait du sang des victimes anonymes massacrées par les féroces chevaliers. Le noir venait de l'encre des innombrables livres des libraires et des universités. Aujourd'hui, la société irakienne se bat pour continuer à s'exprimer. Il y a deux mois, des activistes ont ainsi lancé une initiative intitulée *I read... I am Iraqi* (Je lis, je suis donc Irakien), une manifestation de lecture collective, relayée par les réseaux sociaux, qui s'inspire d'actions similaires menées en Tunisie pour la promotion de la culture.

Que ce soit ce genre de festivals, salués par l'ancien premier ministre irakien Mufted al-Jazaeri comme «la leur d'une bougie dans l'obscurité», des cafés culturels, des bibliobus ou des actions isolées consistant à laisser un livre sur le siège d'un bus public, cette vitalité souligne le besoin d'accéder aux livres et la lecture. Que des projets de livres, des cercles de lecteurs, des lieux d'échanges continuent à émerger peut assurer un avenir à une culture fragilisée par des conflits à répétition.

Il y a là une forme de résistance, d'autant plus virulente que la répression s'accroît. La rue al-Mutanabbi, qui a fourni des livres pour ces actions, est devenue à cet effet un lieu de rassemblement et d'échanges, permettant aux Irakiens de revendiquer l'universalité du savoir et son rayonnement afin de permettre la circulation des idées et des opinions.

La rue al-Mutanabbi a toujours raconté l'histoire de l'Irak. Nommée d'après l'un des

plus grands poètes arabes du X^e siècle, Abu Tayeb al-Mutanabbi, elle a porté de nombreux noms en fonction des systèmes au pouvoir. Dans la seconde période abyssinienne, elle s'appela simplement le Marché de papier. Sous l'empire Ottoman, elle a été renommée la *Military Bakery Street*, sous l'empire britannique *Hassan Pasha Street*.

Le nom actuel date de 1932, lorsque le ministère de l'intérieur renomma une grande partie de la ville. Les habitants de Bagdad y sont très attachés, en tout cas ceux qui la considèrent comme un poumon culturel, un lieu privilégié de promenade du vendredi pour les intellectuels, les artistes et les étudiants, attirés par ses librairies mais aussi par son architecture ottomane, ses cafés et ses commerces.

Après l'invasion du Koweït en 1990, les sanctions des Nations Unies ont coupé la rue

une trentaine de personnes et blessant une centaine d'autres. Depuis cet attentat, la peur règne sur le quartier qui s'est progressivement vidé de son activité. Des barricades ont bouché l'accès de la rue au trafic routier, des membres du Conseil de sécurité, constitué majoritairement d'anciens insurgés, ont ouvert des checkpoints et instauré un couvre-feu de 11 à 15 heures.

L'ART CONTRE L'HORREUR

Ces événements ont, à l'évidence, dramatiquement changé le visage de la rue. Beaucoup de libraires ayant été tués dans l'explosion, l'offre de livres a diminué de 10%, celles d'autres produits culturels de 90%.

Afin de tenter de stopper l'hémorragie, des artistes et des écrivains partout dans le monde

ont été sollicités pour faire envoyer trois exemplaires d'un livre d'artiste à ce projet international, dont un intégrera la bibliothèque nationale de Bagdad, tandis que les autres seront exposés partout dans le monde. Une façon de répondre par la beauté d'une œuvre à l'horreur de 2007.

Dans son essai sur la valeur du lecteur de Bagdad¹, Mousa al Naseri rappelle ce vieux proverbe qui dit que «l'Égypte écrit, le Liban publie et Bagdad lit». Selon lui, le débat littéraire ne peut avoir lieu sans le lecteur, et les Irakiens sont des lecteurs férus et avides malgré la guerre, le blocus, l'occupation et les faiblesses criantes d'un système d'éducation qui s'effrite.

L'importance que les Irakiens accordent à la littérature, au savoir et aux livres s'ancre dans une histoire vieille de plus de sept mille ans. Après la dernière attaque contre ce poumon culturel qu'est al-Mutanabbi, les efforts déployés pour restaurer la rue et rétablir son rayonnement expriment le besoin de préserver un espace pour les penseurs, les scientifiques et les intellectuels.

MICHELÈ HAENNI



LES ACTIVITÉS DE CETTE LIBRAIRIE REVIENNENT À LA NORMALE LONGTEMPS APRÈS L'EXPLOSION D'UNE VOITURE PIÉGÉE EN 2007 PRÈS DE SES VITRINES © KEYSTONE / EPA / FALEH KHEIBER / 9 MARS 2008

du monde: ses librairies alignaient sur les trottoirs des magazines, de la petite presse vieille de vingt ans, des titres obsolètes et des volumes religieux poussiéreux. Elle s'est en grande partie muée en un marché aux puces de bouquins, les libraires gagnant leur vie en vendant des textes religieux ou en louant des manuels techniques aux universitaires.

ESPACE D'EXPRESSION COMMUN

Les mois suivant l'invasion, la rue al-Mutanabbi a connu une renaissance de la liberté intellectuelle. Les vendeurs kurdes, sunnites et chiites y ont retrouvé un espace d'expression commun: des ouvrages chiites en provenance de l'Iran, longtemps bannis par le régime à dominante sunnite de Saddam Hussein, sont alors apparus dans les rayons à côté de livres sunnites.

Beaucoup d'écrivains et leurs livres ont par la suite été interdits par le régime de Saddam Hussein. Avec les violences qui ont suivi la campagne militaire américaine en 2003, les insurgés ont de nouveau visé les intellectuels irakiens, brûlant les bibliothèques et les universités. La rue al-Mutanabbi a miraculeusement résisté, malgré tout, à ces phases de crise. Même les oppositions interreligieuses sanglantes de 2006 n'ont pas modifié la vie dans ce coin du centre ville de Bagdad, qui a ainsi pu longtemps demeurer une enclave à l'abri des actes vengeurs extrémistes.

Mais les choses ont changé quand une voiture piégée a explosé le 5 mars 2007, tuant

ont été sollicités pour faire envoyer trois exemplaires d'un livre d'artiste à ce projet international, dont un intégrera la bibliothèque nationale de Bagdad, tandis que les autres seront exposés partout dans le monde. Une façon de répondre par la beauté d'une œuvre à l'horreur de 2007.

Dans son essai sur la valeur du lecteur de Bagdad¹, Mousa al Naseri rappelle ce vieux

- <http://www.al-mutanabbistreetstarts-here-boston.com>
- Mousa al-Nasiri «A Man in Love with Knowledge», dans Beau Beausoleil, *Deena Shehadi, Al-Mutanabbi Street starts here. Poets and Writers Respond to the March 5, 2007, Bombing of Baghdad's «Street of the Booksellers»*, éd. PM Press, Oakland, 2012
- Iraqi Civil Society Initiative, ICSSI <http://www.ahawar.org/camp/?id=334&doce=2008>
- <http://arablit.com/press.com/2012/09/08/every-book-vendor-is-succed/>

PUBLICITÉ

**D'aucuns
continuent comme avant.
Nous aussi.**

Notre banque œuvre en adéquation avec des critères sociaux et écologiques. En toute transparence, et le investit exclusivement dans l'économie réelle.

Participez à la Banque Alternative Suisse.
Souscrivez maintenant des actions BAS.

www.bas.ch
T 021 319 91 00